

15 août 2021
11^{ème} dimanche après la Trinité
Ephésiens 2, 4-10

Vous l'avez entendu : c'est par pure grâce que vous êtes sauvés ! En somme, c'est facile comme bonjour : rien à faire, rien à payer, c'est gratuit, c'est cadeau. Et il ne s'agit pas d'une publicité pour un produit miracle, c'est une nouvelle qui concerne le sens de notre vie. Car c'est du lourd, comme disent les jeunes. Quelque chose d'important, qui concerne la personne que nous sommes au fond de nous-mêmes. La personne unique et irremplaçable que chacune et chacun de nous est. L'être qui, dans le silence habité de notre intérieur secret, peut dire : « Je suis là. » L'être qui n'a jamais existé avant nous et qui ne sera plus ici quand nous serons partis. Irremplaçable.

Il paraît que les cimetières sont pleins de gens irremplaçables. Cette affirmation ironique est plus riche de vérité qu'elle n'en a l'air. Car il se trouve que la mort, à laquelle nous aurons tous à faire face, ne nous empêche pas de rester uniques et irremplaçables. Puisque notre vie, notre être profond, continue au-delà de la limite de la mort. Notre foi en Jésus-Christ nous fait croire cela au plus intime de nous-mêmes et nous permet de le dire à la face du monde. Et de chanter : « Mort, où est ta victoire ? Mort, où est ton aiguillon ? » avec l'apôtre Paul (1).

Notre être n'est pas fait seulement de ce que nous en voyons. Nous sommes plus - infiniment plus - que notre corps et notre intelligence. Nous sommes ce vivant - cette vivante - qui vaut

largement plus que nos réussites ou nos faiblesses. Qui est encore autre chose - tout à fait autre chose - que notre statut dans la société et notre place dans le monde. Cet endroit en nous qui nous fait penser, parler, rêver, et qui nous permet de ressentir, d'espérer et de croire, est un mystère. Nous ne pouvons pas mettre la main dessus. Notre nom de baptême le désigne, mais de loin, comme en écho. Et c'est cet être mystérieux que Dieu juge digne de bénéficier de sa grâce, comme ça, sans l'avoir mérité. Dans le monde ordinaire, ça ne se passe pas comme ça.

Le monde dans lequel nous vivons n'arrête pas de nous jauger. De comptabiliser nos mérites. De nous coller des étiquettes. De peser notre présence. De mesurer ce que nous coûtons. Nous participons à cette évaluation permanente, et nous percevons douloureusement - dans le miroir de notre salle de bains et dans le regard des autres - ce que le poids des années, les accidents de la vie, les hasards de nos destinées nous imposent.

Dans les services d'urgence des hôpitaux, durant les périodes aiguës de pandémie Covid 19, des médecins ont été confrontés à la nécessité de décider à qui ils allaient réserver les rares respirateurs encore disponibles, et qui ils allaient laisser mourir en plein sommeil artificiel. Ils choisissaient - paraît-il - en fonction des « chances » que les patients avaient de s'en sortir grâce à l'appareil. Et voilà ! plus vous êtes fort, plus on vous donne des moyens ! Plus vous êtes faibles, moins on vous soutient. Il faut dire que ces médecins-là n'avaient pas la tâche facile. La vitesse à laquelle leurs décisions, leurs gestes et leurs interventions se succédaient, leur permettait heureusement de ne pas trop ressentir le poids sur leur conscience. Pour la plupart d'entre eux, en tous cas.

Cette sorte de jugement sur les humains que nous sommes, dans notre chair et notre esprit, cette mise en tableau de nos points positifs et négatifs, ce pointage de nos performances et de nos manquements, nous accompagne dès notre naissance. L'école qui a assuré la formation de la plupart d'entre nous n'y est pas étrangère, avec ses notes et ses classements qui vont déterminer le parcours futur de l'élève. Comment alors faire admettre que nous avons le droit de vivre sans avoir à prouver constamment que nous le méritons ? Comment oser croire encore que chacun et chacune a le droit, de par sa naissance, d'être là sans avoir à le prouver ou à le payer ?

Les personnes porteuses de handicap se battent tous les jours pour faire valoir ce droit. Le droit de se déplacer par leurs propres moyens, de circuler sans avoir à craindre les trottoirs ou les marches. Le droit de participer à la vie sociale, civique... et religieuse. Le droit de travailler bien qu'elles ne puissent pas bouger, ou pas voir, ou pas entendre. Hé bien ! ce n'est pas gagné d'avance. Puisque, n'est-ce pas, il faut mériter le salaire qui tombe à la fin du mois.

Dans ces conditions, l'annonce radicalement neuve de Jésus, à propos de l'amour sans condition que le Père nous porte, vient briser les tabous. Comme dans la parabole des ouvriers de la onzième heure (2) où ceux qui n'ont travaillé qu'une heure reçoivent le même salaire que ceux qui se sont levés tôt pour aller trimer dans la vigne du maître. Il n'y a pas d'injustice puisque le salaire promis au lever du jour a bien été versé. Il y a simplement une justice autre, puisque les derniers venus ont eux aussi reçu de quoi subsister. Les codes sont bouleversés. Le principe est que

maintenant tous sont appelés à vivre. Tous sont aimés. Et tous sont libres d'accepter d'être aimés. D'être sauvés.

D'ailleurs, que veut dire « être sauvé » ? Est-ce que le salut promis n'est pas une rêverie pour occuper nos pensées et échapper provisoirement à la dureté de l'existence ? Une carotte agitée devant nos yeux comme une lanterne de carnaval pour nous faire avancer sans ronchonner ? Un refrain archi-connu à chantonner en continu pour nous éviter de poser des questions ? Cette critique sévère, dictée par la raison humaine, a agité les chrétiens durant les siècles. Elle veut nous remettre le nez dans la petitesse de notre quotidien. Nous ramener à nos tâches terre-à-terre et nous ouvrir les yeux sur la réalité.

Mais la lecture attentive de passages bibliques comme celui de notre texte d'Éphésiens peut faire résonner à l'esprit un autre message. Elle peut donner à entendre une autre musique. Elle peut éclairer autrement la fameuse réalité.

Car ce dont il s'agit ici, c'est de la vie. Dieu, le Père de toute vie, nous veut vivants. Il veut que nous puissions aimer, espérer. Et croire. La vie qui est en nous, qui nous a été transmise par nos parents et que nous partageons avec tant d'autres, elle nous a été confiée. Elle est en danger, c'est sûr. La maladie, l'usure de la vieillesse, l'accident, la catastrophe naturelle ou artificielle nous guettent. Des choses microscopiques comme les virus, ou énormes comme les tsunamis menacent de l'étouffer et d'y mettre fin.

Si on y ajoute les multiples travers des humains, la haine, la violence, la peur, les crimes et les délits, les petits et les grands torts que nous savons nous faire les uns aux autres, en cachette ou à ciel ouvert, on voit à quel point elle tremble, la petite flamme de la

vie en nous. A quel point elle est en danger de mort. En sorte que, être sauvé, c'est, justement, avoir la vie sauve. C'est être préservé de la mort. Malgré les apparences. Malgré tous ces signes qui nous alertent sur les risques de mort à côté de nous et devant nous.

Il faut souligner ici que l'apôtre n'écrit pas « vous serez sauvés » comme s'il ne pensait qu'à l'après-la-mort. Il écrit bien « vous êtes sauvés ». C'est au présent. Maintenant déjà. Ici et maintenant notre vie est sauve. Au milieu des tracas de tous les jours. Au milieu des soucis matériels, familiaux, sanitaires, politiques et écologiques, notre vie est sauve. Nous y croyons. Pas parce que nous en sommes capables. Mais parce que cela nous est donné. Et pour que nous ayons l'occasion et la joie de mettre en œuvre de la bonté, de l'amitié, de la bienveillance envers d'autres. Juste pour la gloire de Dieu. Par gratitude. Rien d'autre. Amen.

Christian Kempf, pasteur en retraite

(1) Corinthiens 15, 55 - (2) Matthieu 20, 1-16